Les classiques de l'histoire de France au moyen âge :

— *Loup de Ferrières, Correspondance*, éditée et traduite par L. Levillain, t. II. Paris, Les Belles-Lettres, 1935, 254 pages, 20 francs.

Je veux seulement ici prendre occasion de l'apparition de ce second volume (le premier a paru en 1927 à la librairie Éd. Champion), pour signaler que cette Collection de textes, dirigée par M. L. Halphen, est publiée désormais, sous les auspices de l'Association Guillaume Budé, à la librairie des Belles-Lettres (c'est déjà là qu'a paru la remarquable édition de Thomas Basin par M. Ch. Samaran), et pour rappeler l'appoint précieux qu'elle apporte non seulement à notre matériel de sources historiques, mais aussi à notre connaissance philologique du latin médiéval.

L'intérêt du texte transmis sous le nom de Lupus est d'abord de constituer « une des sources les plus vives où s'alimente l'histoire du IX^e^ siècle » (un Index complet des noms propres et partiel des matières facilite la consultation ; le classement chronologique des lettres, entreprise périlleuse, résout ou pose des problèmes délicats). L'intérêt du texte est aussi de nous faire connaître un auteur de bonne lignée, car Loup appartient à la génération qui se forma dans les écoles nées du grand mouvement de la renaissance carolingienne. Il est enfin, accessoirement, de nous permettre la comparaison avec la langue et le style de divers correspondants dont les lettres sont insérées dans le recueil.

La traduction est la première qu'on ait tentée pour l'ensemble du recueil, et ce n'est pas le moindre mérite de M. Levillain d'avoir tranché les nombreux problèmes que pose cette langue composite, à la fois traditionnelle et novatrice, dont les ressemblances avec le latin classique, loin d'être un secours certain, constituent un piège perpétuel.

J. Marouzeau.

Collection de la « Mediaeval Academy of America » :

— J. C. Russell & J. P. Heironimus, *The shorter latin poems of master Henry of Avranches relating to England* : Cambridge, Massachusetts, 1935, 162 pages.

Henri d'Avranches a subi le sort de bien des poètes latins de son époque. Ses œuvres, sinon son nom, sont tombées dans un oubli total, injuste en somme, si l'on considère qu'un Marbode ou un Hildebert, dont le mérite n'est ni plus ni moins grand que le sien, ont été imprimés depuis longtemps et ont finalement trouvé dans la Patrologie un asile